

LEGENDE INDIENNE

N'MAINÉ

La nuit, une nuit d'été, lourde, interminable, s'achevait enfin ; et ses voiles s'entr'ouvraient sur le ciel, déjà moins sombre, comme un brouillard humide, chassé par l'approche du matin. Etendu nonchalamment devant sa tente, sur la natte de joncs où il était venu chercher la douce fraîcheur des aurores pampéennes, Guaïcuru fumait lentement sa longue pipe de terre à bout d'argent.

Succédant au silence pénible qui entoure les êtres plongés dans un accablant sommeil, mille petits bruits vagues annonçaient le prochain réveil de la nature. Une brise très légère passait sur les touffes jaunies, qu'elle semblait animer d'un frisson de vie ; on percevait, au loin, le galop lent, rythmé, des bêtes de somme qui venaient boire au ruisseau voisin, tandis que les chiens de garde dressaient l'oreille, et que les chevaux entravés s'ébrouaient devant leurs piquets, impatients sans doute de se mêler aux ébats de leurs compagnons.

Guaïcuru, charmé, tendait l'oreille, heureux d'assister seul à cet éveil des choses, et son oeil perçant guettait incessamment un coin de l'horizon, où déjà une large bande de pourpre mettait, sur le vert sale de l'immense plaine, des reflets d'émeraude.

C'était l'aigle de sa tribu. A une époque où les guerriers se paraient, avec orgueil, des noms des animaux féroces ou des oiseaux de proie, sa vaillance et son audace lui avaient valu cette comparaison flatteuse avec le roi des airs.

Une sorte de respect superstitieux avait d'ailleurs entouré sa jeunesse ; il avait été élevé comme les fils du chef, et les vieilles femmes contaient tout bas qu'il n'était pas né au désert, et qu'enlevé, tout jeune, sur le territoire argentin, un destin mystérieux l'appelait à chasser un jour l'envahisseur et à rendre à son peuple d'adoption son antique splendeur.

Guaïcuru connaissait-il le secret de sa naissance ? Peut-être. En tout cas, il se montrait jaloux des avantages que le ciel lui avait départis sur ses compagnons, et prenait notamment un soin particulier de sa personne.

Ses longs cheveux noirs bouclés, qui contrastaient avec les toisons rudes de ses frères d'armes, étaient toujours soigneusement lissés et partagés sur le front avec une coquetterie presque féminine. Ses mains, petites et fines, avaient gardé une blancheur significative, et jamais il n'avait consenti, même dans les occasions où la coutume l'exigeait, à défigurer sous les peintures de guerre son mâle visage bronzé par le soleil.

Son regard, très vif, revêtait parfois une étrange douceur, et faisait rêver les jeunes filles, lorsque

par hasard il passait auprès d'elles. Aussi, N'mainé, la plus belle de toutes, l'enfant bien-aimée de l'orgueilleux cacique, pensa-t-elle, quand elle fut en âge de prendre un époux, qu'il lui serait impossible de choisir un autre homme que Guaïcuru, et son coeur bondit de joie dans sa poitrine, lorsque le fier guerrier vint offrir à son père les deux lévriers de race et le coursier fougueux, qui devaient être le prix de sa jeune beauté.

Il y avait exactement deux années que le vieux chef, croisant les pouces des nouveaux époux, les avait entaillés au moyen d'une pierre tranchante, mêlant leur sang comme devaient être, désormais, mêlées leurs vies. Aussi, l'Indien cachait-il, sous

Sans doute, N'mainé, qui se paraît pour la cérémonie, était en train de quereller son esclave.

Cette esclave était une jeune Espagnole dont on avait massacré les parents dans le pillage d'une estancia. Guaïcuru l'avait prise, comme sa part de butin, et jetée, presque évanouie, sur le cou de sa monture. Mais, durant le long trajet que la captive avait dû faire, entre les bras de son vainqueur, sa beauté avait produit sur lui une impression profonde, et durant les jours qui suivirent leur retour au campement, les Indiens assistèrent à ce spectacle inouï d'un de leurs plus fiers guerriers prostré aux pieds d'une femme, épiant comme un chien fidèle son moindre regard, négligeant pour elle son épouse et son jeune fils. Pour

la première fois des souvenirs confus, ceux de son enfance, assaillaient son coeur devenu sauvage, et le sang parlait en lui plus haut que la volonté, plus fort que l'orgueil. Sa vie paraissait suspendue aux lèvres de l'étrangère, et pour un de ses sourires il eût volontiers sacrifié tous ses rêves de gloire.

Mais l'humilité de son vainqueur ne pouvait désarmer chez la jeune blanche la haine que lui inspirait le meurtrier des siens.

Son assiduité même lui semblait une offense ; elle y répondait par le mépris. A mesure que s'évanouissait l'espoir de la fléchir, une sourde colère germa dans le coeur de Guaïcuru ; l'insuccès de ses efforts lui rendait plus amer le regret d'avoir détruit le bonheur de son foyer, surtout la honte d'avoir perdu l'estime de ses compagnons d'armes.

Son orgueil blessé étouffa bientôt en lui la violence des premiers sentiments que lui avait inspirés sa captive, et, ce jour-là, l'Indien reparut, cruel et raffiné dans l'imagination de sa vengeance.

De l'ancienne idole, il fit la dernière des esclaves et livra aux rancunes jalouses de N'mainé celle qui avait été son heureuse rivale. Seulement, pour que l'agonie de sa victime fût plus lente, il sut faire comprendre à sa femme que la vie de la captive lui était encore précieuse, et que peut-être une étincelle de son ancienne affection la défendait contre une mort violente.

Son attente ne fut pas déçue, et il put, tout à son aise, savourer son atroce vengeance ; car, dès lors, l'existence de la malheureuse blanche ne fut qu'un martyre de tous les instants. Sous les plus futiles prétextes, sa maîtresse l'accablait d'invectives et de coups.

C'est à elle qu'incombaient les plus rudes corvées, les plus répugnantes surtout, celles qui devaient à la fois déformer son corps et humilier sa fierté, effacer dans l'esprit du chef le prestige de sa naissance et jusqu'au souvenir de sa beauté.

Ce matin-là, pourtant, N'mainé devait avoir quelque motif d'irritation plus grave, car sa colère semblait croître par instants. Brusquement, les rideaux de cuir qui fermaient la tente s'ouvrirent, et la jeune Indienne parut, traînant par le bras son esclave, et imprimant de terribles secous-



N'MAINÉ.— Arrachant de sa chevelure une longue épingle d'argent, elle la plonge d'un seul coup dans le coeur de sa rivale

son apparence impassible, sa secrète impatience de voir luire le jour de ce tendre anniversaire, de voir paraître le soleil, auquel N'mainé, suivant la coutume, devait offrir le coeur d'un jeune taureau noir sans tache.

Soudain, il se souleva, sur le coude et tendit l'oreille du côté de la tente, où, depuis un instant, un bruit de voix venait de s'élever. Puis, il reprit sa position première, en souriant d'une façon bizarre, comme s'il eût deviné ce qui se passait derrière les rideaux de cuir.